

1850

Le directeur de l'Observatoire royal de Capodimonte : J'ai le plaisir d'annoncer la découverte d'une nouvelle planète, faite dans ledit observatoire par l'honorable Professeur Annibale de Gasparis, qui a déjà découvert Hygie. Il soupçonnait l'existence de la nouvelle planète depuis le 6 mai dernier, sans toutefois y prêter attention tant il était occupé par l'observation d'autres étoiles. Il se propose de donner à celle-ci le nom de « Parthénope ». Le nouvel astre, qui correspond à la lumière d'une petite étoile de magnitude 9, est en opposition avec le Soleil, et appartient à la déjà nombreuse famille des petites planètes situées entre les zones de Mars et Jupiter.

JOURNAL DU ROYAUME DES DEUX-SICILES, NAPLES, 1850.

Juin

Elvira se sentait lasse, vide, triste et effrayée. Elle tourna les yeux vers les corps bronzés des pêcheurs qui se faisaient sécher au soleil à côté de leurs filets. Elle entendit les rires des jeunes filles qui relevaient leurs jupes sur la plage de Chiaia pour se tremper les pieds tout en échangeant des confidences. Elle observa les jeunes novices en habit gris qui cheminaient tête basse pour lever soudain, toutes ensemble, le regard vers un jeune homme, sans toutefois laisser échapper un seul sourire. Naples se

révélaient dans toute sa beauté, mais Elvira se trouvait envahie d'un découragement et d'une apathie sans espoir.

Le rythme régulier des roues qui tournaient sur les pavés lui donnait envie de dormir. Elle éprouvait même une légère nausée qu'accentuait l'odeur du cuir rouge de la banquette sur laquelle s'étaient étalées ses jupes amples. Pourtant, ils étaient presque arrivés et, sous peu, elle entrerait dans sa nouvelle vie. Son époux, Giuseppe, était assis à ses côtés dans la voiture découverte, proche d'elle mais totalement ignorant de ses pensées. Il regardait devant lui avec un sourire satisfait, son profil mou souligné par une moustache noire retroussée vers le haut.

Elvira réajusta la crinoline de sa jupe de mousseline, blanche comme se devait être celle d'une épouse, puis elle agita la main devant son visage pour se rafraîchir. Il faisait très chaud, le ciel était d'un bleu implacable et le parasol n'avait guère d'utilité. Elle aurait volontiers retiré ses longs gants, mais ce n'était pas digne de son rang.

Une bouffée nauséabonde aggrava sa nausée. Elle se couvrit la bouche et tourna le visage vers les villas.

Chiaia n'évoquait guère un quartier de la ville de Naples mais plutôt une station de villégiature, la campagne au bord de la mer. Pas de brouhaha, pas de foule ni de ruelles étroites, pas même d'ombre. La colline verdoyante montait vers le Vomero, le parc de la Villa Reale bordait le rivage et la mer : il n'y avait rien d'autre. À gauche, Mergellina et Posillipo, à droite le Castel dell'Ovo. La seule imperfection provenait de la puanteur des poissons, des algues, des filets et des eaux stagnantes qui montait jusqu'à la promenade.

Elvira ramena son attention droit devant elle en refoulant ses haut-le-cœur. Les flancs des deux chevaux, lourds et blancs, ondulaient d'un mouvement régulier qui l'étourdisait, mais elle préférait de loin les fixer des yeux que regarder le visage de l'homme assis à côté d'elle.

Mon mari.

Elle allait devoir s'accoutumer à l'appeler ainsi, même dans le secret de son esprit. La main de Giuseppe, solide et presque grasse, se posa sur la sienne. Elle sourit sans mot dire avant de s'en libérer en faisant mine de devoir ramener l'une des longues boucles dorées qui s'étaient échappées de son chignon tiré bas sur la nuque.

Elle tourna la tête vers la mer.

C'était donc à cela que se réduisait le mariage et la vie qu'elle mènerait désormais ?

Elle examina les calèches stationnées le long de la Riviera, l'avenue du front de mer, les touches vertes des arbres et des fourrés du parc de la Villa Reale, puis elle revint vers la plage grise et la mer d'huile, jusqu'à l'horizon et le ciel blanc de craie.

Tout est si différent de mon ancien quartier, pensa-t-elle.

Même les gens.

Autrefois, à Foria, Elvira classait ses amies en deux groupes. Il y avait celles qui rêvaient simplement de se marier, même à quinze ans ; peu importait l'homme, l'essentiel était qu'il soit de bonne réputation ou pour le moins respecté. Et il y avait les autres, celles qui rêvaient du grand amour ou de liberté et qui, pour finir, devaient y renoncer en raison des événements ou des décisions de leur famille. Pour sa part, elle pensait malgré tout appartenir à cette catégorie.

La voix attentionnée de Giuseppe interrompit ses pensées :

— Tu es contente ?

« De quoi ? » se demanda-t-elle alors qu'elle répondait :

— Bien sûr.

— Antonio a personnellement choisi tes domestiques. Nous devrions trouver tout prêt et tu n'auras pas à lever le petit doigt.

— Vous savez que j'aime travailler.

— Les dames ne travaillent pas, Elvira, déclara Giuseppe d'un air sévère. Chez les Morelli, elles ne travaillent pas.

En revanche, chez Elvira, après la mort de son père et la vente nécessaire des biens immobiliers pour payer les créanciers, ses frères avaient dû se mettre à l'ouvrage dans un domaine ou un autre.

Fille unique de la famille, Elvira, avec sa beauté, ses cheveux et ses yeux clairs, avait déniché sans mal un bon parti, le deuxième fils de la famille Morelli, amie de son oncle, qui était inspecteur du roi.

Après six mois de fiançailles, les dimanches à Melito dans le grand mas, le mariage à Santa Chiara, puis le voyage de noces à Torre del Greco, elle se retrouvait là, dans une calèche qui roulait vers son avenir.

— Tu verras, tout se passera bien, annonça Giuseppe.

Elle posa son regard sur lui. Il paraissait nerveux, dépaycé et las. Après tout, lui non plus ne savait rien du mariage et de la vie conjugale. *En fait, il est peut-être plus inquiet que moi*, pensa Elvira.

Durant les fiançailles, elle s'était employée à conserver un visage souriant comme il convenait à une jeune femme de son rang, mais, à présent, elle n'en avait plus le goût.

— Comme vous voudrez, répondit-elle sans enthousiasme.

— Toujours ce « vous » ? s'exclama Giuseppe en se tournant vers elle. Tu peux me tutoyer, Elvira. Je ne suis pas ton père.

Il éclata de rire.

— J'ai honte, répondit Elvira tout en pensant qu'elle avait vingt-deux ans et lui seize de plus.

La première fois qu'elle l'avait vu, elle avait eu envie de rire tant il lui avait semblé emprunté.

Giuseppe souleva son chapeau melon et elle considéra son crâne en sueur et pratiquement chauve.

— De quoi donc as-tu honte ?

— Je l'ignore. Ma tante a vouvoyé son époux jusqu'à sa mort.

Giuseppe haussa les épaules d'une manière qui montrait qu'il était à la fois rassuré et indifférent. Un chahut vint soudain distraire Elvira. Deux garçons s'étaient mis à courir en rythme à côté de la calèche, main tendue, suivis par un chien errant qui aboyait à qui mieux mieux. Les petits mendiants avaient la peau brune et ils criaient et riaient à perdre haleine sans se soucier de finir sous les roues de la voiture.

Giuseppe glissa la main dans la poche de son gilet et jeta quelques pièces. Les gamins s'arrêtèrent pour les ramasser tandis que la voiture poursuivait sa progression lente et rassurante.

Elvira poussa un soupir de soulagement.

Une autre mèche s'était échappée de sa coiffure. Giuseppe tendit les doigts pour effleurer les cheveux de sa femme et son cou mince, un geste plus timoré que tendre.

Les trois jours passés à Torre del Greco, et les deux nuits, n'avaient pas modifié ce qu'Elvira pensait de son mari, au contraire. C'était un brave homme qui avait bon caractère.

L'amour, c'était autre chose.

— Tu la vois ? demanda Giuseppe en faisant un signe de la main. La voilà !

Elvira croisa les pieds sous sa robe et chercha à reconnaître la maison entre les bâtisses qui donnaient sur la Riviera.

La calèche stoppa devant un édifice rouge et orangé, aux colonnes blanches et chapiteaux ioniques. La moitié de la parcelle était plantée de citronniers et l'autre était occupée par la maison d'habitation, avec huit fenêtres en rang sur chacun des deux niveaux de style antique. « Néoclassique », avait précisé Giuseppe.

Comme si cela pouvait l'intéresser !

Elle leva le visage vers le soleil. Le toit en pente était recouvert de tuiles romaines et bordé par une corniche en saillie au-dessus d'un dernier étage plus étroit.

Son mari l'aida à descendre.

Elvira compta les bagages, une valise en cuir clair, une autre en toile et une sacoche en cuir épais, avant d'apercevoir vers la porte d'entrée cirée de frais qui venait de s'ouvrir. Les domestiques apparurent sur le seuil, trois femmes qui l'observaient avec un sourire ému et un peu forcé.

Giuseppe lui présenta une femme de chambre trapue dans la trentaine qui, comme presque tous les autres domestiques, venait de la maisonnée de sa famille à Melito.

— Voici Fortuna, déclara-t-il assez fièrement. Elle te sera d'une aide précieuse.

La femme arborait des traits grossiers, un chignon brun et des mains rougeâtres. Elle était vêtue de bleu et de blanc et paraissait plus vieille, presque usée, comme si elle vivait là depuis des années au lieu de quelques jours. Elle adressa un regard soupçonneux à Elvira avant de baisser rapidement la tête.

Ensuite venait Amalia, la cuisinière. Grande et replète, elle avait une quarantaine d'années. Elle sourit et révéla ce faisant un trou noir à la place de ses deux dents de devant. Elle portait un fichu sur la tête, un tablier propre autour de la taille, mais son regard était fourbe.

La troisième, la fille de cuisine du nom de Maria, ne pouvait avoir plus de treize ou quatorze ans. Elle garda les yeux baissés, comme intimidée, en retenant son souffle.

— Et Teresa ? Pourquoi n'est-elle pas là pour nous accueillir ? demanda Giuseppe alors qu'ils pénétraient à l'intérieur. Où est-elle ?

— Elle est montée vérifier les fleurs dans les chambres, expliqua Fortuna avec l'air de vouloir assurer qu'elle avait tout en main.

— Qu'elle descende ! Ce sera ta femme de chambre personnelle, ajouta-t-il en se tournant vers Elvira, peut-être pour la rassurer.

Elvira réagit par un mouvement de gêne.

À l'intérieur régnait l'odeur de la peinture fraîche qui se conjugait au parfum des roses disposées dans un grand vase vert sur la console du vestibule.

— Madame, comment s'est passé votre voyage ? demanda Fortuna en regardant Elvira avec des yeux éloquents. Bien, j'espère ?

— Fatigant, répondit Elvira dont les yeux renfermaient eux aussi bien des interrogations.

— C'est toujours comme ça avec les voyages de noces, commenta la servante en ouvrant la porte du salon.

Elvira baissa les yeux. Elle aurait voulu ajouter qu'elle était également morte d'ennui, mais s'abstint.

— Vous permettez ?

Fortuna voulait lui faire visiter toute la demeure, qu'elle avait dû briquer depuis l'aube, mais Elvira était bien trop lasse.

— Je souhaite d'abord me rafraîchir, répondit-elle.

— À vos ordres, madame. C'est vous la maîtresse.

La femme de chambre la guida vers l'immense escalier qui descendait de l'étage comme une cascade de marbre blanc. Derrière Fortuna, Elvira monta les marches en s'appuyant sur la balustrade. En chemin, elle aperçut du coin de l'œil une partie du salon. Des tapis persans, des fauteuils de velours pourpre, une commode en bois de rose et, sur le manteau de la cheminée, un trumeau dans lequel se reflétait une pendule.

Giuseppe la suivit des yeux. Il paraissait déçu. Elle aurait peut-être dû manifester plus d'enthousiasme mais, à cet instant, elle était éreintée.

Elle congédia Fortuna sur le seuil de sa nouvelle chambre à coucher et referma la porte. La chambre était meublée de pièces en bois de noyer et de fauteuils tapissés d'étoffe verte. Le lit paraissait moelleux et accueillant. Dans un coin, sur une petite table de toilette, étaient posés un broc et une cuvette en porcelaine ornée de roses. À côté se

dressait une pile de serviettes blanches et souples, pliées au carré.

Une large fenêtre donnait sur la Villa Reale et sur la mer.

Elvira délaça son corset, retira ses gants et poussa un soupir de soulagement. Ensuite, elle se lava le visage, le cou et les poignets. Enfin, elle s'assit sur le lit et sa main se posa sur son ventre, sous la mousseline légère, dans un geste qui lui était devenu instinctif.

On ne voyait encore rien, mais elle avait réussi. Elle était sauvée.

Le lit était flanqué de deux petits chevets. Celui de droite soutenait une cruche d'eau et deux verres qui étincelaient dans la lumière de la fin de la matinée.

Elvira en remplit un et porta l'eau fraîche à sa bouche quand un cri déchira le silence. Elle se leva d'un bond et ouvrit tout grand la porte. Le cri provenait d'en haut.

Giuseppe était en train de se précipiter dans l'escalier et ses pas résonnaient lourdement sur les marches. Elvira le suivit dans le couloir jusqu'à un réduit étroit au plafond bas. Un escalier en colimaçon conduisait à l'étage supérieur où se trouvaient les chambres des domestiques.

Elvira rejoignit Giuseppe sur le minuscule palier. La porte d'une des chambres était entrouverte et c'était de là que provenaient des gémissements faibles mais continus. On aurait dit la plainte d'un animal.

Elle hésita derrière le corps massif de son mari qui fit un pas dans la pièce avant de stopper net, étouffant une exclamation de stupeur. Elle détourna aussitôt les yeux. Elle savait qu'elle ne devait pas voir ce qu'il regardait. Elle savait qu'elle s'en repentirait.

Mais la curiosité était trop forte.

Elle allongea le cou et ses yeux embrassèrent la scène en une seule image qui ne quitterait plus jamais son esprit.

La fenêtre ouverte, sans rideau. Les murs blancs, un lit en fer et une armoire. Deux chaises en paille, une contre l'armoire, l'autre au centre, renversée à terre.

À genoux, Fortuna se tenait la tête. C'était de sa bouche que sortaient les gémissements.

— Teresa !

Un peu au-dessus de Fortuna, les pieds d'une jeune femme, dont l'un portait encore sa chaussure noire, se balançaient doucement. Le crochet de la poutre sombre auquel elle s'était pendue paraissait solide. La silhouette menue portait un uniforme rose et blanc, ses cheveux châtons étaient réunis en tresse et elle avait les mains ouvertes.

Elvira ne voyait pas son visage parce que le corps tournait le dos à la porte, mais elle allait passer les nuits à venir à l'imaginer en détail.